

Sœur Moïsa

« Le Seigneur est ma chambre haute » Etty Hillesum

in Revue *Sources Vives* n°149 (janvier 2010) : « Comment vaincre nos peurs ? », p. 97-113

« Christine, j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : 'Le Seigneur est ma chambre haute.' Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin. Ce départ est tout de même venu à l'improviste. Ordre subit de La Haye, spécialement pour nous. Nous avons quitté ce camp en chantant, père et mère très calmes et courageux, Mischa également. (...) Un au revoir de nous quatre »¹.

7 septembre 1943. Quelques mots, rapidement griffonnés au dos d'une carte puis jetés au vent à travers une fente de la paroi du train. Ce sont les derniers qui nous soient parvenus d'Esther Hillesum, jeune femme juive, hollandaise, que son journal, rédigé en 11 cahiers entre mars 1941 et octobre 1942, et les lettres qui ont suivi, ont fait connaître comme « Etty ». Déportée avec toute sa famille à destination d'Auschwitz, elle devait y mourir quelque trois mois plus tard, à l'âge de 29 ans. Le ton de sa lettre est saisissant : pas de trace de révolte, ni même d'angoisse, dirait-on. « Je suis assise sur mon sac à dos »... Étonnant réalisme. Ce train, dont elle répétait le départ chaque nuit du lundi au mardi², en même temps que chacun des « pensionnaires » du camp de Westerbork, planté au milieu de la lande désolée de la Drenthe, qui s'attendait à être à son tour envoyé « à l'Est », ce train aura fini par l'emporter. Elle est montée, et même « *en chantant* », elle qui redoutait tant de partir en même temps que ses parents de peur de les voir souffrir³. Elle est montée, s'est assise sur son sac, a ouvert sa Bible, comme on ferait en commençant un long voyage, et maintenant elle écrit ce qu'elle a trouvé, le plus important qu'elle ait à partager en guise d'au revoir à son amie Christine : « *Le Seigneur est ma chambre haute* ».

La lecture de ces lignes aura sans doute suffi à persuader le lecteur que cette jeune femme fût un être exceptionnel, capable, comme peu le sont, de rayonner même au milieu des circonstances les plus dramatiques. Un de ces êtres comme il ne s'en trouve que quelques-uns dans une génération : pleins de noblesse, de courage, de dignité, bref un être inaccessible à force d'être exceptionnel. Or c'est peut-être là qu'Etty est la plus touchante : elle n'a, au fond, rien d'exceptionnel. Certes, à la fin de sa vie, tout son être semble peu à peu se sublimer à la mesure inverse de l'enfoncement du monde qui l'entoure dans l'horreur et la violence, mais ce ne sont que quelques mois, tout au plus un an, dans une vie qui accumule déjà les expériences à la fois les plus riches, les plus communes et les plus farfelues.

¹ Lettre à Christine van Nooten, 7 septembre 1943, jetée depuis le train, près de Glimmen, in *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres 1941-1943*, Éditions du Seuil, Paris, 2008, p. 922 (Toutes les citations du présent article sont extraites de ce même ouvrage).

² Un convoi vers l'Est (Sobibor puis Auschwitz) partait de Westerbork chaque mardi matin. La liste des partants – en général au nombre de mille – était souvent constituée ou modifiée au dernier moment : jusque dans la nuit du lundi au mardi, parfois même au pied du train.

³ « *Moi, je ne pars pas, je ne peux pas. Il est plus facile de prier de loin pour quelqu'un que de le voir souffrir à côté de soi. Ce n'est pas la peur de la Pologne qui m'empêche de partir avec mes parents mais la peur de les voir souffrir. Une forme de lâcheté quand même* » (Lettre à Maria Tuinzig, 10 juillet 1943, p. 881).

Angoisse devant la vie à tout point de vue

Née à Middelburg le 15 janvier 1914, dans une famille juive d'un milieu intellectuel, Etty est suivie par deux frères cadets : Jaap (1916-1945), qui sera médecin, et Mischa (1920-1944), pianiste admiré, à l'équilibre psychique pourtant compromis par des tendances schizophréniques dont Etty tient leur mère, russe immigrée aux Pays Bas, pour responsable, et qu'elle a longtemps redouté pour elle-même. En 1924, la famille s'installe à Deventer et c'est là que le journal relate les rares visites que, une fois installée à Amsterdam, Etty rendait à ses parents, fatiguée d'avance de l'ambiance à la fois électrique – côté paternel – et neurasthénique – côté maternel – qui y régnait... À Amsterdam, Etty papillonne entre des études de droit qu'elle suit avec plus ou moins de régularité et d'intérêt, le russe qu'elle étudie et surtout enseigne à un certain nombre d'élèves particuliers – elle était persuadée qu'elle vivrait et travaillerait un jour en Russie –, son lit où la clouent fréquemment de douloureuses migraines, et son bureau encombré tout à la fois de littérature – Dostoïevski et surtout Kierkegaard à qui elle voue une véritable passion – et d'ouvrages de psychologie, domaine dans lequel la propulse sa relation avec le psychochiologue juif Julius Spier⁴, celui qu'elle nomme « S. » dans son journal.

Etty n'est pas une jeune femme immédiatement sympathique. Ses langueurs et ses humeurs, ses états d'âme qu'elle s'autorise à décrire par le menu, ses mœurs que l'on aurait envie de juger faciles, légères, tout cela n'est pas fait pour la placer dans une lumière réellement favorable. Elle n'est pas un héros comme il faut. Elle décourage même parfois ses lecteurs qui se refusent à subir l'assaut de ses maux et de ses douleurs, qu'elles soient physiques ou psychologiques. « *Revoilà de ces jours où le matin au réveil, ma première pensée est : 'Vivement ce soir qu'on se couche.' Mais cette fatigue physique provient-elle d'un malaise psychique ou l'inverse, c'est ce que je n'arrive vraiment pas à démêler* »⁵. L'Etty des derniers mois de 1941, alors qu'elle vient de rencontrer Spier et d'entreprendre avec lui une véritable aventure intérieure, est parfois tout près du bord du gouffre : « *Parfois, je voudrais me laisser glisser sans bruit dans un canal vaseux et m'y endormir doucement* »⁶. Ce qu'elle résume le lendemain en quelques traits décisifs : « *Angoisse devant la vie à tout point de vue. Dépression totale. Manque de confiance en moi. Dégoût. Angoisse* »⁷. Voilà donc notre héros !

Oui, justement. Voilà notre héros. C'est précisément l'écart entre cette Etty de 1941 et l'Etty de Westerbork, seulement quelques mois plus tard, qui rend le personnage à la fois si improbable et si bouleversant. Etty est une jeune femme comme une autre, peut-être un tantinet plus compliquée que la moyenne, douée à coup sûr d'un vrai talent d'écriture qui lui permet de se croquer elle-même – et le monde qui l'entoure – dans les termes les plus réalistes et les plus concrets. Elle ne triche pas. Elle vit la vraie vie des gens qui souffrent et qui ont peur, en ces années de guerre qu'elle traverse pourtant de façon privilégiée, plutôt bien logée chez les Wegerif, rue Gabriel Metsu, avant d'être soumise, comme les autres, aux divers interdits qui frappent les juifs de Hollande à partir de 1942. Rationnements, convocations, menaces, et ces bombardements nocturnes dans le ciel d'Amsterdam qu'Etty supporte avec difficulté, malgré les « *exercices d'intériorité* » auxquels elle tâche de s'entraîner : « *Oui il est bien vrai que je dois plonger régulièrement en moi-même, mais je me sens soudain comme un enfant mort de frayeur, que l'on pousse inexorablement vers une maison en feu* »⁸.

⁴ Julius Spier, né en 1887 à Francfort-sur-le-Main en Allemagne, pratique l'analyse psychologique à partir de l'étude des lignes de la main. Formé à l'analyse par Carl Gustav Jung à Zürich, il ouvre un premier cabinet de psychochiologie à Berlin en 1929 et poursuit son travail à Amsterdam où il a dû émigrer, du fait de son identité juive, en 1939.

⁵ 29 octobre 1941, cahier III, p. 212.

⁶ *Idem*.

⁷ 30 octobre 1941, cahier III, p. 213.

⁸ 24 septembre 1941, cahier II, p. 163.

L'un des secrets d'Etty, ce qui retient peut-être le lecteur de fermer le livre au bout des cinquante premières pages de son journal⁹, c'est son humour, la distance qu'elle sait malgré tout prendre par rapport à elle-même : le drame voisine sinon toujours avec le rire, du moins avec l'élan. Etty a du ressort : « *Ce soir, nouvelles dispositions concernant les juifs. Je me suis octroyée une demi-heure de dépression et d'angoisse* »¹⁰. Le sérieux ne pèse pas lourd chez elle, même et surtout les jours où tout semble être tricoté à l'envers : « *Un jour comme aujourd'hui, il faut que je vive extérieurement avec plus de concentration que jamais, pour maintenir ma cohésion intérieure. Mal au ventre, sensation de malaise, état grippal, avec un programme chargé. Un jour comme celui-ci, il ne faut pas trop se demander comment on se sent exactement ni ce que l'on pense de la vie, les petits actes de la journée doivent s'emboîter hermétiquement, pour ne pas laisser au malaise trop de place disponible. On prend aussi les choses plus au tragique* »¹¹. Etty a la sagesse du concret : elle ne se laisse pas piéger par elle-même. Plus d'un trouverait, ne serait-ce que dans ces quelques lignes, de quoi vivre mieux un jour où tout va mal ! Mais l'humour et le réalisme ne suffisent pas. Pour Etty, il faudra les mains, le cœur et l'intelligence d'un homme, pour dégager en elle l'accès aux espaces infinis auxquels elle aspirait sans en trouver le chemin. C'est encore un des paradoxes de la vie d'Etty : que sa relation avec Julius Spier, de 30 ans son aîné, manquât si évidemment de moralité¹² et fût pourtant si féconde. C'est à lui qu'elle doit ce qu'il ne faudrait pas appeler sans précaution sa « conversion ».

Pourquoi je n'ai pas peur

« *Vous savez, Dieu : je vais faire de mon mieux. Je ne vais pas me dérober à cette vie. Je vais rester dans la course et essayer de déployer tous les dons que j'ai, si j'en ai. Je ne vais pas faire de sabotage. Mais donnez-moi de temps en temps un signe. Et faites monter de moi un peu de musique, faites trouver sa forme à ce qui est en moi et qui y aspire tant* »¹³. Un mois seulement s'est écoulé mais Etty n'est déjà plus la même. Ses rencontres régulières avec Spier, son dialogue incessant avec son journal, loin – étonnamment ! – de la replier sur ses propres angoisses, commencent au contraire à frayer en elle un chemin à la confiance. « *Il mûrit très lentement en moi, ces derniers temps, un abandon, une confiance vraiment très grande. Un sentiment d'être à l'abri dans ta main, mon Dieu. Je ne suis plus aussi souvent coupée de ce profond courant sous-jacent qui est en moi (...) J'ai aussi cessé de me heurter aux arêtes vives du jour* »¹⁴. C'est décidé : elle ne se dérobera pas à cette vie, comme elle le confie à celui qu'elle appelle Dieu sans en connaître le visage.

C'est que la conversion d'Etty n'est pas une conversion religieuse au sens strict du terme : la jeune femme ne fréquente son Dieu ni dans les églises ni dans les synagogues. En réalité, la conversion d'Etty tient dans sa découverte et son expérience radicale de l'intériorité. Une intériorité qu'elle n'envisage absolument pas comme une cellule coupée du monde ; au contraire : « *Nous ne sommes que des vases creux où s'engouffre le flot de l'histoire du monde* », écrivait-elle déjà en juin 1941¹⁵. L'intériorité fait pénétrer le monde en soi, avec ses violences et ses questions : c'est ce qu'elle appelle la « *vie collective* »¹⁶ : « *Tout ce qu'on peut faire, c'est de rester humblement disponible pour que l'époque fasse de vous un champ de bataille* »¹⁷. Le plus étonnant, c'est que cette expérience ne ravage pas une si jeune femme en la noyant sous le flot

⁹ C'est surtout vrai de l'édition intégrale. L'intérêt, toutefois, de cette édition est de rendre au personnage toute son épaisseur historique et psychologique. La fin du journal et les lettres de Westerbork, qui dévoilent une Etty presque totalement dégagée d'elle-même, n'en prennent que plus de relief.

¹⁰ 24 octobre 1941, cahier III, p. 209.

¹¹ 31 mars 1942, cahier VI, p. 439.

¹² Julius Spier est fiancé à une jeune femme juive, Hertha, réfugiée en Angleterre. Etty a déjà un amant : son logeur, Han Wegerif. Il reste cependant difficile de décrire la relation qui unit Etty et Spier. Il n'agit pas d'une banale liaison amoureuse, en tous les cas. Entre eux, c'est l'amitié qui prédomine mais il arrive que leurs deux âmes soient en si étroite harmonie qu'alors les corps éprouvent le besoin de se mettre à l'unisson, que ce soit dans une étreinte, un baiser, ou, plus rarement, dans une relation sexuelle accomplie.

¹³ 24 novembre 1941, cahier II, p. 229.

¹⁴ 20 décembre 1941, cahier IV, p. 287.

¹⁵ 15 juin 1941, cahier I, p. 109.

¹⁶ 15 juin 1941, cahier I, p. 112.

¹⁷ 15 juin 1941, cahier I, p. 111.

des angoisses de ce temps de guerre et de violences. Au contraire. Etty en est fortifiée, libérée de la peur de l'inconnu. Un épisode à ce sujet mérite d'être cité en entier : Etty et Julius Spier sont convoqués ensemble pour un interrogatoire à la Gestapo. Il y a là évidemment toutes les raisons de ressentir de la peur. Mais pour Etty, les choses sont différentes :

« Nous étions là mercredi matin à la première heure, tout un groupe réuni dans les locaux de la Gestapo, et les faits de toutes ces vies étaient à ce moment rigoureusement les mêmes : nous étions tous dans la même pièce, les interrogateurs retranchés derrière leur bureau comme les interrogés. Ce qui distinguait toutes ces vies entre elles, c'était l'attitude intérieure de chacun.

L'œil était immédiatement attiré par un jeune homme qui faisait les cent pas, l'air mécontent et ne cherchant nullement à dissimuler ce mécontentement, traqué et tourmenté. Tout à fait intéressant à observer. Tous les prétextes lui étaient bons pour abrutir de cris ces malheureux juifs : 'Pas de mains dans les poches !', etc. Il me paraissait plus à plaindre que ceux qu'il apostrophait ainsi, et ces derniers ne l'étaient que dans la mesure où ils avaient peur.

*Quand ce fut notre tour de comparaître devant son bureau, S. et moi, il me lança en rugissant : 'Qu'est-ce que vous pouvez bien trouver de risible ici ?' J'avais envie de répondre : 'À part vous, rien !', mais pour des raisons diplomatiques, il m'a paru raisonnable de m'en abstenir. 'Vous n'arrêtez pas de sourire !' rugit-il encore. Et moi, de mon air le plus innocent : 'Je ne m'en rends pas du tout compte, c'est mon expression habituelle.' Et lui : 'Ne faites pas l'idiote et **sorrriez** immédiatement !', le tout assorti d'une mimique qui signifiait : 'On se retrouvera !'. C'était probablement le moment psychologique où j'aurais dû mourir de peur, mais j'ai tout de suite percé à jour son truc »¹⁸.*

Il pourrait n'y avoir là que bravade de la part d'une jeune femme à la langue plutôt bien pendue et suffisamment instruite des subtilités de la psychologie humaine pour être à même de « *tout de suite percer à jour son truc* ». Mais en réalité, il y a bien plus que cela : cette matinée devait revêtir aux yeux d'Etty une « *importance historique* » et elle s'en explique aussitôt : « *En fait, je n'ai pas peur. Pourtant je ne suis pas brave mais j'ai le sentiment d'avoir toujours affaire à des êtres humains, et la volonté de comprendre autant que je le pourrai le comportement de tout un chacun. Et c'était cela qui donnait à cette matinée sa valeur historique : non pas d'essuyer les vociférations d'un malheureux petit gestapiste. J'aurais peut-être dû m'en indigner ou m'en effrayer, mais le fait important de cette matinée me semble résider en ceci, que j'avais sincèrement pitié de ce garçon, et que j'avais envie de lui demander : 'As-tu donc eu une enfance aussi malheureuse, ou bien est-ce que ta fiancée est partie avec un autre ?' Il avait l'air tourmenté et traqué – mais aussi, je dois le dire, très déplaisant et très mou. J'aurais voulu commencer tout de suite un traitement psychologique* »¹⁹.

Pourquoi Etty n'a-t-elle pas peur ? Un mois plus tard, en mars 1942, elle répond très clairement à la question : « *parce que tout ce qui arrive m'est, d'une certaine façon, si proche (...), parce que je continue à y voir des productions humaines, provenant de chaque individu, de moi-même, si bien que tout est compréhensible, et que les comportements ne se muent jamais en monstruosité incompréhensibles, n'ayant plus aucun lien avec les hommes* »²⁰. Voilà le secret d'Etty : non seulement elle se sait de la même pâte que tout le reste de l'humanité, mais encore elle se sait capable des mêmes atrocités. Si l'autre qui lui est semblable est capable du pire, c'est qu'elle aussi en est capable. C'est logique : le même est capable du même. « *La barbarie nazie éveille en nous une barbarie identique, qui emploierait les mêmes méthodes, si nous avions le pouvoir de faire ce que nous voulons à l'heure qu'il est* »²¹. En abolissant la distance, Etty fait reculer la peur. Cela laisse de la place – et des forces – pour autre chose : « *Dieu, accorde-moi de ne pas gaspiller un*

¹⁸ 27 février 1942, cahier V, p. 369.

¹⁹ *Idem*.

²⁰ 28 mars 1942, cahier VI, p. 433.

²¹ 15 mars 1941, cahier I, p. 57.

atome de mes forces dans la crainte ou l'inquiétude, mais que je les conserve toutes disponibles pour porter cette journée », demande-t-elle un jour où l'angoisse voulait prendre le dessus²². Car elle sent bien qu'il lui faut s'en remettre à un autre. Spier a été son premier maître en la matière : en rétablissant en elle le goût de l'altérité, la capacité à la relation, il l'a rendue capable de la relation la plus fondamentale qui soit : celle de la créature envers son Créateur. « Dieu, prenez-moi par la main, je vous suivrai gentiment, sans grande résistance. Je ne me déroberai à aucun des orages qui fondront sur moi dans cette vie, je soutiendrai le choc avec le meilleur de mes forces. Mais donnez-moi de temps à autre un court instant de paix. Et je n'irai pas croire, dans mon innocence, que la paix qui descendra sur moi est éternelle, j'accepterai l'inquiétude et le combat qui suivront. J'aime la chaleur et la sécurité, mais je ne me révolterai pas lorsqu'il faudra affronter le froid pourvu que vous me guidiez par la main. J'irai partout en vous tenant la main et je tâcherai de ne pas avoir peur »²³.

Mais il faut encore aller plus loin : si Etty n'a pas peur c'est parce qu'au fond, elle est persuadée qu'on ne peut rien contre elle. Sa liberté demeure intacte et entière quoi qu'il arrive. « Au fond, prévoit-elle de dire à Spier dès leur prochaine rencontre, *je n'ai peur de rien, je me sens tellement forte ; que le sol sur lequel on dort soit un peu plus dur ou que l'on n'ait plus que quelques rues pour se mouvoir au lieu de toutes, etc., etc., ce ne sont que des différences graduelles, tout cela est tellement insignifiant face aux richesses et aux possibilités infinies que nous portons intérieurement en nous »*²⁴. Nous sommes au printemps 1942, la situation qu'elle ne fait qu'évoquer dans ces lignes se durcit progressivement pour les juifs d'Amsterdam, contraints de se signaler par le port de l'étoile jaune et interdits de tant de magasins, jardins ou cafés... Peu importe : « *Ce matin en longeant à bicyclette le quai du Stade, je m'enchantais du vaste horizon que l'on découvre aux lisières de la ville et je respirais l'air frais qu'on ne nous a pas encore rationné. Partout des pancartes interdisaient aux juifs les petits chemins menant dans la nature. Mais au-dessus de ce bout de route qui nous reste ouvert, le ciel s'étale tout entier. On ne peut rien nous faire, vraiment rien. (...) Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi des cieux se déploient aussi vastes que le firmament au-dessus de moi. Je crois en Dieu et je crois en l'homme, j'ose peu à peu le dire sincèrement, sans fausse honte. La vie est difficile mais ce n'est pas grave »*²⁵. Un mois plus tard, après un court passage au service des « Affaires culturelles » du Conseil juif où son frère Jaap l'avait persuadée de prendre un « *petit emploi de couverture* »²⁶, Etty demande son affectation au camp de Westerbork. Elle se sent prête : « *Lentement au fil des mois, j'ai tellement mûri et grandi dans l'attente des moments que nous vivons, que je ne ressens aucun affolement, je continue à considérer toutes choses avec clairvoyance. Ce que j'ai fait ces dernières années à mon bureau n'a donc pas été que 'littérature' et 'jeux intellectuels'* »²⁷. Le grain est mûr pour la moisson.

La logique de la confiance

Habituellement, l'expérience précède la théorie. Ce que l'on a vécu, on peut ensuite le réfléchir. Chez Etty, le mouvement est inverse. Ce qu'elle appelle ses « *jeux intellectuels* », ses interminables lectures, ses dialogues incessants avec Spier, la tenue de son journal-fleuve, tout cela forme à présent la matière neuve, disponible, d'une vie prête à se déployer dans les conditions concrètes nouvelles qui sont les siennes à Westerbork, à la section « *Aide sociale aux populations en transit* » où elle est affectée. « *La valeur humaine présente ou non en moi ressortira de mon comportement dans cette situation entièrement nouvelle* », écrit-elle calmement quelques jours avant son départ²⁸. « *Soyons logiques, si nous avons confiance en Dieu, il faut l'avoir jusqu'au bout !* »²⁹.

²² 9 avril 1942, cahier VI, p. 463.

²³ 25 novembre 1941, cahier II, p. 229.

²⁴ 29 avril 1942, cahier VI, p. 499.

²⁵ 20 juin 1942, cahier IX, p. 607.

²⁶ 11 juillet 1942, cahier X, p. 678.

²⁷ 15 juillet 1942, cahier X, p. 688.

²⁸ 11 juillet 1942, cahier X, p. 678.

²⁹ 21 juillet 1942, cahier X, p. 692.

La « logique » d'Etty se déploie comme une véritable machine de guerre contre la peur. C'est son combat à elle. La peur est souvent menteuse : elle déforme, étire, déconstruit le réel auquel il faut à tout prix revenir pour la vaincre : « *Les mille petits soucis que nous inspirent les jours à venir et qui rongent nos meilleures forces créatrices* » ne sont jamais que des « puces » qu'il faut « *éliminer quotidiennement* »³⁰. La peur tend à faire perdre ce qu'Etty appelle le « *sens historique* » : elle voudrait engouffrer l'avenir à l'intérieur d'un présent trop étroit pour le contenir. La méthode est simple, rigoureuse : il faut remettre chaque chose, chaque événement, chaque angoisse à sa juste place. Etty l'envisage comme un exercice quotidien : « *Je vais te promettre une chose, mon Dieu, oh, une broutille : je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir ; mais cela demande un certain entraînement. Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance* »³¹. La peur est l'ennemi du réel. C'est ce que, fin septembre 1942, de retour à Amsterdam, Etty observe, forte à la fois de ses compétences psychologiques et de son expérience toute récente du camp : « *Le grand obstacle, c'est toujours la représentation et non la réalité. La réalité, on la prend en charge avec toute la souffrance, toutes les difficultés qui s'y attachent – on la prend en charge, on la hisse sur ses épaules et c'est en la portant que l'on accroît son endurance. Mais la représentation de la souffrance (qui n'est pas la vraie 'souffrance' car celle-ci est féconde et peut vous rendre la vie précieuse), il faut la briser. Et en brisant ces représentations qui emprisonnent la vie derrière leurs grilles, on libère en soi-même la vie réelle avec toutes ses forces, et l'on devient capable de supporter la souffrance réelle, dans sa propre vie et dans celle de l'humanité* »³². Ce ne sont pas de vains mots : elle vient d'apprendre la mort de son « *cher, grand et bon ami* »³³, Julius Spier, le 15 septembre, emporté par un cancer foudroyant. « *J'avais encore mille choses à te demander et à apprendre de ta bouche ; lui écrit-elle une dernière fois par l'intermédiaire de son journal, désormais, je devrai m'en sortir toute seule. Je me sens très forte, tu sais, je suis persuadée de réussir ma vie* »³⁴.

Etty n'est pas du genre qui se voile la face, qui se murmure un doux refrain pour endormir sa peur. Au contraire. Déjà en mai 1942, elle avait cette formule saisissante : « *Je regarde ton monde au fond des yeux, mon Dieu* »³⁵. Elle sait, avec autant de clarté qu'il se peut, ce qui l'attend. Chez la plupart des gens, une telle lucidité entraînerait inmanquablement l'angoisse ou la révolte. Rien de tout cela chez Etty. Il faut seulement, dit-elle, ne pas se faire « *trop d'illusions* » et « *se préparer intérieurement avec une intensité croissante* »³⁶. « *Aux dernières nouvelles, écrit-elle en juin 1942, tous les juifs de Hollande vont être déportés en Pologne en transitant par la Drenthe. La radio anglaise a révélé que, depuis avril de l'année dernière, 700 000 juifs ont été tués en Allemagne et dans les territoires occupés. Et si nous survivons, ce seront autant de blessures que nous devons porter en nous pour le restant de nos jours. Et pourtant je ne trouve pas la vie absurde, Dieu, je n'y peux rien. Et Dieu n'a pas à nous rendre de comptes pour les folies que nous commettons, c'est à nous de rendre des comptes ! J'ai déjà subi mille morts dans mille camps de concentration, je sais tout, aucune information nouvelle ne m'angoisse plus. D'une façon ou d'une autre, je sais déjà tout. Et pourtant je trouve cette vie belle et riche de sens. À chaque instant* »³⁷.

Il faut avoir un secret pour s'exprimer ainsi dans de telles circonstances. Le secret d'Etty pourrait paraître banal, il tient en deux mots : confiance et détachement. Mais, comme souvent, sous sa plume ces mots prennent un sens neuf, élargi aux dimensions de son horizon intérieur.

³⁰ 29 septembre 1942, cahier XI, p. 741.

³¹ 30 septembre 1942, cahier XI, p. 744.

³² 12 juillet 1942, cahier X, p. 679.

³³ 16 septembre 1942, cahier XI, p. 714.

³⁴ *Idem*.

³⁵ 29 mai 1942, cahier VIII, p. 539.

³⁶ 12 mars 1942, cahier V, p. 395.

³⁷ 29 juin 1942, cahier IX, p. 636.

« La semaine prochaine, il est probable que tous les Hollandais passeront la visite médicale³⁸. De minute en minute, de plus en plus de souhaits, de désirs, de liens affectifs, se détachent de moi : je suis prête à tout accepter, tout lieu de la terre où il plaira à Dieu de m'envoyer, prête aussi à témoigner à travers toutes les situations et jusqu'à la mort, de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est, ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre. Nous avons reçu en partage toutes les possibilités d'accéder à tous les paradis mais nous n'avons pas encore appris à exploiter ces possibilités. On dirait qu'à chaque instant des fardeaux de plus en plus nombreux tombent de mes épaules, que toutes les frontières séparant aujourd'hui hommes et peuples s'estompent devant moi, on dirait parfois que la vie m'est devenue transparente, et le cœur humain aussi ; je vois, je vois et je comprends sans cesse plus de choses, je sens une paix intérieure grandissante et j'ai une confiance en Dieu qui prenait une telle ampleur, au début, que j'en étais presque effrayée, mais qui fait de plus en plus partie de moi-même. Et maintenant, au travail »³⁹.

Voilà bien notre Etty et son « Au travail » qui conclut si souvent ses dialogues avec son journal. Elle est prête au grand et difficile labeur de la confiance. Et il faut l'être pour ne pas souffrir en vain : « Voilà la plus grande souffrance pour la plupart des gens : leur totale impréparation intérieure ; ils périssent lamentablement ici même, avant même d'avoir vu l'ombre d'un camp de travail. Cette attitude rend notre défaite totale »⁴⁰. « Une chose est sûre : on doit par avance tout accepter, être prêt à tout et savoir qu'on ne saurait nous prendre nos retranchements les plus secrets ; cette pensée vous donne un grand calme intérieur et l'on se sent à même d'accomplir les démarches pratiques réclamées par les circonstances. Et la suite sonne comme un véritable programme : Ne pas remâcher ses angoisses, mais penser clairement, calmement. Au moment décisif, je saurai bien quoi faire »⁴¹.

Etty est prête. C'est peut-être cela qui la caractérise le mieux. Prête pour Westerbork : elle avait tenu à préparer son sac à dos bien avant d'être convoquée, non pour anticiper mais se préparer intérieurement : « Être confiante et prête, écrit-elle en exergue de son journal du 27 juillet 1942. Et puis, aussitôt : Je vais m'occuper de mon rucksack »⁴². Prête à laisser partir son plus grand ami quand son heure est venue. « Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi, mais maintenant, toi le médiateur, tu t'es retiré et mon chemin mène désormais directement à Dieu ; c'est bien ainsi, je le sens. Et je servirai moi-même de médiatrice à tous ceux que je pourrai atteindre »⁴³. Prête, encore, à choisir la confiance : « Ce qui adviendra sera bon »⁴⁴. Prête même à la mort : « Je sais maintenant que vie et mort sont unies l'une à l'autre d'un lien profondément significatif ; non, ce sera un simple glissement, même si la fin, dans sa forme extérieure, doit être lugubre ou atroce »⁴⁵. Prête, surtout, à poser toujours et quoi qu'il arrive un regard d'amitié sur le monde et de gratitude pour la vie. Quelques jours avant l'ultime départ, elle écrit à Maria, une amie qui logeait chez les Wegerif : « Et pourtant cette vie, dans sa profondeur insaisissable, est étonnamment bonne, Maria, j'y reviens toujours. Pour peu que nous fassions en sorte, malgré tout, que Dieu soit chez nous en de bonnes mains, Maria... »⁴⁶.

*

Le journal d'Etty s'arrête en octobre 1942. La route est parcourue. Il n'y a désormais plus guère à parler. « Il faut devenir aussi simple et aussi muet que le blé qui pousse ou la pluie qui tombe, écrivait-elle en juillet. Il faut se contenter d'être »⁴⁷. Le temps de la parole abondante,

³⁸ Il s'agit de la visite précédant la convocation pour Westerbork.

³⁹ 7 juillet 1942, cahier X, p. 669.

⁴⁰ 15 juillet 1942, cahier X, p. 688.

⁴¹ 24 juillet 1942, cahier X, p. 696.

⁴² 27 juillet 1942, cahier 10, p. 702.

⁴³ 16 septembre 1942, cahier XI, p. 715.

⁴⁴ 23 juillet 1942, cahier X, p. 696.

⁴⁵ 6 juillet 1942, cahier X, p. 663.

⁴⁶ Lettre à Maria Tuinzig, 2 septembre 1943, p. 921.

⁴⁷ 9 juillet 1942, cahier X, p. 672.

foisonnante, ce temps où le besoin incessant de tendre un miroir à son âme la jetait, à toute heure du jour et de la nuit, devant ses « cahiers » qu'elle noircissait de sa belle écriture oblique et serrée dans l'espoir de venir à bout d'elle-même, ce temps appartient au passé. Aujourd'hui ne l'appelle plus qu'à « *converser avec toi mon Dieu. Est-ce bien ? En passant par-dessus les gens, je ne souhaite plus m'adresser qu'à toi. Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux, j'aime une parcelle de toi mon Dieu* ». Voilà son nouveau travail, un travail d'explorateur ou d'archéologue en quelque sorte : « *Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de fouiller dans les cœurs des autres pour te mettre au jour mon Dieu* »⁴⁸.

Arrivé au terme de ses « Journaux », le lecteur prêt à continuer la route avec Etty trouvera encore ses « Lettres de Westerbork ». Le style en est tout différent : plus concret, plus narratif. Certains passages constituent même un précieux témoignage à propos de la vie dans ce camp où transitèrent les centaines de milliers de juifs néerlandais qui devaient être ensuite déportés. Curieusement, la peur y semble plus présente que dans le journal. Elle prend les visages multiples de la « *Crainte* », des « *tremblements* », de l'« *angoisse* »... Etty ne s'en étonne pas : ce n'est pas pour elle qu'elle éprouve cette peur mais pour ses parents et son frère Mischa, qu'une nouvelle rafle a conduits à Westerbork le 21 juin 1943, alors que la situation commence à devenir menaçante même pour les fonctionnaires du camp. « *Le camp de travail le plus dur vaut mieux que ces tensions nerveuses qui ressurgissent chaque semaine. Avant, elles m'étaient épargnées car j'avais accepté pour moi-même le départ en Pologne, mais ces craintes et tremblements continuels pour des proches dont on sait bien qu'ils vont au-devant d'un calvaire sans fin, auprès duquel la vie que nous menons ici mérite d'être qualifiée d'idyllique – cette angoisse perpétuelle, à la longue, n'est plus supportable. L'envie me prend parfois de faire en douce mon paquetage et de monter dans un de ces convois en partance vers l'Est, mais, que voulez-vous, on ne doit pas non plus céder à la facilité* »⁴⁹.

Etty n'est décidément ni une sainte ni un héros. Et c'est heureux qu'elle ne le soit pas. Ainsi nous ne sommes pas laissés en chemin, contraints d'admirer, de loin et d'en-bas, l'étrangère et hautaine statue d'une figure de plâtre doré. Etty peut être tout simplement notre amie. Aucune de nos compromissions ou de nos faiblesses ne l'effraiera. Le train est parti qui l'emportait avec les siens vers une mort toute proche, « *mais, témoigne son ami Jopie Vleeschhouwer dans une ultime lettre adressée aux Wegerif, nous continuons, tandis que j'écris ces lignes, tout continue aussi et elle-même continue...* »⁵⁰.

⁴⁸ 15 septembre 1942, cahier XI, p. 712.

⁴⁹ Lettre aux Wegerif, 5 juillet 1943, p. 867.

⁵⁰ Lettre de J. Vleeschhouwer aux Wegerif, 6 et 7 septembre 1943, p. 938.